

A onze heures et demie, je sortis du bal en même temps que Gabrielle. Je n'avais pas eu la hardiesse de lui demander où elle demeurait.

Le lendemain, je ne parlai plus de quitter Paris.

Revoir Gabrielle et m'en faire aimer était ma seule pensée. Et après ? aurais-je dû me demander.

Certes, si j'eusse été capable de réfléchir et d'examiner froidement la situation, j'aurais bouclé ma valise et je me serais sauvé de Paris par un train rapide. Malheureusement la réflexion ne me vint pas.

Je cherchai donc à revoir Gabrielle ; mais trois jours s'écoulèrent sans que je pusse parvenir à la rencontrer. Alors je pris le parti de lui écrire et je signai une lettre Octave Longuet ; mon prénom et le nom du chef de ma famille, qui porta le premier le titre de comte de Sisterne.

Comme tu vois, je cachais mon véritable nom. Pourquoi ? Je ne saurais l'expliquer.

Octave Longuet, un simple bourgeois, pouvait attirer sa confiance ; le comte de Sisterne, officier de marine, devenait pour elle, au contraire, un épouvantail et la mettait en garde contre moi. Et puis, je dois le dire, puisque je ne veux te rien cacher, j'étais quelque peu défiant.

Hélas ! l'homme est fait ainsi ; le meilleur ne peut échapper au scepticisme et nous sommes généralement trop disposés à accepter le soupçon injurieux à l'égard de la femme. C'est tout simplement abominable. Ah ! mon ami, comme nous sommes loin de ces temps où, pour nos pères, la femme était un culte ! Nous n'avons plus la foi sainte ; nous ne savons plus rien idéaliser !

Eh bien oui, malgré mon cœur qui se révoltait, je doutais de Gabrielle. Oh ! je ne puis me rappeler cela sans honte ! Comme j'étais aveugle et misérable !

Ma lettre resta sans réponse. Je m'y attendais un peu, je ne me sentis nullement découragé. Vouant voir Gabrielle à tout prix, je me décidai à entrer un jour dans le magasin de nouveautés de la rue Montmartre où elle était employée. A ma vue elle se troubla, une vive rougeur colora ses joues. Je compris que je ne lui étais pas indifférent et que ma lettre avait produit l'effet espéré. Je m'adressai à elle pour acheter je ne sais plus quoi, et, pendant quelques minutes, je pus ainsi échanger quelques paroles avec elle. Je revins plusieurs fois dans le magasin, faisant à chaque visite l'emplète d'un objet quelconque.

Enfin, un soir, jugeant que le moment était venu de me prononcer sérieusement, j'attendis Gabrielle à la porte de sa maison. Un peu malgré elle, je m'emparai de son bras et nous nous mîmes à marcher sur le trottoir, le long des maisons. Ce que je lui dis, je ne me le rappelle plus. Elle m'écoutait en proie à une violente émotion. Je lui parlai de ma lettre.

— " Oh ! me répondit-elle, j'ai été tout un jour sans pouvoir me remettre de l'émotion qu'elle a produit en moi ! Cependant, continua-t-elle avec une naïveté charmante et un adorable abandon, si vous n'étiez pas venu au magasin, j'aurais réussi à vous oublier.

Après cette réponse qui lui était pour ainsi dire échappée, j'obtins facilement l'aveu que mon amour était partagé. Je sentis aussitôt mon cœur inondé d'une joie infinie. Je l'entourai de mes bras et je posai mes lèvres sur son front. Dès lors, je résolus de l'épouser, mais je reculai devant l'éclat que causerait telle mésalliance, et usant de mon empire sur Gabrielle, je la fis consentir à un mariage secret.

Plus tard connaissant la pureté de toutes ses pensées, sachant quels rares trésors étaient renfermés dans mon cœur, je me jurai de lui donner en face de tous ce noble nom de mes aïeux qu'elle était si digne de porter.

— Lui as-tu dit alors que tu étais le comte de Sisterne ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas avoir à rougir de mon mensonge ; pour ne pas lui laisser supposer qu'après lui avoir menti une fois, je pouvais la tromper encore.

— Faible excuse, mon cher Octave.

— Je voulais aussi, le moment venu, me donner la joie de sa joie, de sa surprise. Mais, comme je te l'ai déjà dit, tout cela était fatal. Tout à l'heure tu en auras la preuve.

Tu ne saurais te faire une idée, Edouard, de l'élévation, de sa grandeur et de la véritable noblesse qu'il y avait dans cette adorable enfant. Et dans la pensée, quelle délicatesse exquise !

— Comment cela est-il arrivé ?

— Papa, dit tout à coup Eugène, voici l'allée des Pins, faut-il la prendre pour retourner près de maman ?

— Oui, mon ami, répondit le marquis, nous retournerons au château par l'allée des Pins.

Satisfait de cette réponse, l'enfant les bras chargés de fleurs, partit en avant-garde.

— J'aurai, je pense, le temps d'achever mon récit, dit le comte de Sisterne.

— Nous avons encore un quart d'heure à nous, répondit le marquis.

M. de Sisterne reprit :

— Vouant naturellement cacher mes amours à ma sœur et à mon beau-frère, j'avais loué, pour la circonstance, un petit appartement dans un hôtel de la rue Richelieu. Cela ne m'empêchait pas de voir tous les jours M. et madame de Valcourt et de coucher dans la chambre que j'avais chez eux plus souvent qu'à l'hôtel. Mais pour Gabrielle, qui m'écrivait quelquefois, il fallait que j'eusse un logement à moi. Toutefois, elle venait très rarement à l'hôtel, elle préférait me voir chez elle et nous faisons ensemble de fréquentes excursions aux environs de Paris.

Un jour, — six semaines avant l'expiration de mon congé, — je trouvais chez ma sœur un pli cacheté aux armes de la marine. C'était l'ordre de me rendre immédiatement à Brest, à bord du vaisseau l'*Orgon* qui venait d'appareiller pour les Antilles, je passais avec avancement d'une corvette sur un navire de première classe.

Dans une autre circonstance, j'aurais été certainement très-heureux, mais ce qui m'arrivait était si inattendu, que je considérais cette faveur, dont j'étais l'objet, comme un véritable malheur. Pour surcroît de mauvaise chance, le pli était arrivé la veille, et comme je n'avais pas couché chez ma sœur, il me restait strictement le temps nécessaire pour me rendre à Brest, au moment où j'en prenais connaissance. Que faire ? L'ordre était formel. Il fallait partir.

J'ai soupçonné alors, et j'ai encore cette idée aujourd'hui, que mon beau-frère ayant découvert mes relations avec Gabrielle, n'avait rien trouvé de mieux, pour y mettre un terme, que de me jouer ce vilain tour, en usant de son influence auprès du ministre.

Mes malles, faites à la hâte et chargées sur une voiture, je courus rue de Richelieu où j'avais des effets et quelques papiers importants. De là, après avoir pris seulement le temps d'écrire une lettre de quinze ou vingt lignes à Gabrielle, que je remis à un garçon de l'hôtel, avec ordre de la porter à son adresse, je me rendis précipitamment au chemin de fer. Deux heures après mon arrivée à bord, les marins de l'*Orgon* levaient les ancres. Je n'eus pas le temps, avant de gagner le large, d'écrire une lettre à ma pauvre Gabrielle. Mais, au bout de quelques jours, je lui en écrivis une très longue, que je pus faire partir pour la France un mois plus tard.

Dans cette lettre dictée par mon cœur et pleine de tendresse, je lui révélais enfin la vérité ; je lui jurais de ne pas l'oublier, de l'aimer toujours, et je lui faisais encore la promesse solennelle de la reconnaître pour la comtesse de Sisterne dès que je serais de retour en France. Je lui indiquais le moyen de me faire parvenir sa réponse, je lui donnais en même temps l'adresse de mon notaire, à Saintes, et je la suppliais de se faire envoyer par lui tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin.

Cette lettre et plusieurs autres que je lui écrivis successivement restèrent sans réponse. Je ne savais quoi m'imaginer. Pendant tout le temps que dura ce voyage, je fus dans une inquiétude mortelle. Son souvenir ne s'éloignait pas de ma pensée ; je sentais au contraire, mon amour grandir et devenir plus ardent. Tu vois dans quelle situation je me trouvais, et tu devines ce que j'ai souffert.

Je revins en France. Plus de deux ans et demi s'étaient écoulés. Je me rendis d'abord à Sisterne. Là, je trouvai trois des lettres que j'avais écrites à Gabrielle ; elles avaient été envoyées à Sisterne, par les soins de l'administration des postes. Qu'étaient devenues les autres ? Je ne l'ai jamais su. Après avoir réglé diverses affaires pressées, ce qui me prit une semaine, je pus enfin partir pour Paris. Au lieu de me rendre directement chez ma sœur, je descendis à l'hôtel de la rue de Richelieu, sous le nom de Longuet.

Je n'ai pas besoin de te dire combien j'étais impatient d'avoir des renseignements au sujet de Gabrielle. Je me présentai le même jour au magasin de la rue Montmartre. J'espérais encore, et je me faisais cette illusion que j'allais y retrouver Gabrielle. La patronne de l'établissement, à laquelle je m'adressai, me reconnut ; elle me reçut froidement et même d'une manière un peu hostile.

Je l'interrogeai. Elle me répondit en me disant tout ce qu'elle savait. Je ne me rappelle jamais ce douloureux instant de ma vie sans sentir mon cœur se déchirer. J'apprenais enfin toute l'étendue du mal que j'avais fait. Ah ! j'aurais moins souffert si l'on m'eût enfoncé un poignard dans la poitrine.

Un jour Gabrielle ne vint pas au magasin. On pensa qu'elle était indisposée, et sa patronne alla pour avoir de ses nouvelles. On lui répondit que Gabrielle, emportant tous ses effets, était partie sans dire où elle allait. Oui, la pauvre enfant, elle était partie sans prévenir ses patrons, sans avoir instruit de son projet aucune de ses compagnes. Pourquoi ce départ qui ressemblait à une fuite ?

Le comte baissa la tête et continua d'une voix tremblante :

— La malheureuse enfant s'était sauvée comme une misérable